



Kribi Cameroun

Alain Denis

Préface de Valéry Giscard d'Estaing
de l'Académie française

Editions du Damalisque

La cérémonie touche à sa fin. Citoyen d'honneur de Kribi, il était. Notable d'Ebomé, il devient. Pour la circonstance, Samuel, l'enfant du pays, a troqué le tee-shirt, le jeans et les chaussures de la marque de son sponsor contre un pagne noué autour de la taille, une chemise blanche rehaussé d'un collier de coquillages et un bonnet noir griffé d'une plume rouge de perroquet. – *Encore quelques pas sur le terre-plein. C'est là. Passez-nous la truëlle et du ciment.* Le protocole a tout prévu. Devant ses proches, son avocat, Monsieur Mba Mba, le chef et les notables du village, "l'attaquant-le-plus-doué-de-sa-génération" pose la première pierre, ou plutôt le premier parpaing, du futur complexe sportif qui portera son nom. Les groupes de danses, les supporters et les badauds envahissent l'enclos. Le service d'ordre évite les débordements. Le dieu vivant de la planète football prend place dans son luxueux carrosse américain gris métallisé. Moteurs ! Les cinq 4x4 du cortège s'ébranlent sur la piste en latérite en direction de Douala. Dispersion des populations. Il faisait chaud. C'était bien.



L'évêque du diocèse d'Ebolowa-Kribi demanda à son chauffeur de garer la Toyota Land Cruiser devant le portail en bambou de l'hôpital d'Ebomé. Non qu'il y fut attendu pour des problèmes de cœur, un début de palu ou une méchante dysenterie amibienne, mais là plus qu'ailleurs, sur un sujet aussi sensible que celui de la souffrance humaine, il se devait de faire acte de présence, ou plutôt acte de contrition. Il était sur ses terres d'évangélisation. Il revenait de deux

jours de séminaire pastoral à Campo. La messe dominicale qu'il y avait célébrée avait attiré l'assistance des grands jours, la vieille garde et la jeunesse. Le soir, il était convenu qu'il soit l'hôte de l'abbé Ikendjé à Kribi, qu'il dorme au presbytère de la cathédrale Saint-Joseph, et que toute la semaine il rencontre les fidèles de chaque quartier de la ville, y compris ceux de la lointaine paroisse de la Nyé eté, à Hévécam.

Depuis septembre 2005, c'était bien la première fois qu'une personnalité digne de foi s'aventurait dans ce centre chirurgical de brousse, construit à la hâte et avec les moyens du bord (moins de 158.000 euros*) par une ONG espagnole dénommée par son généreux fondateur : "Lanzarote, Help". En Afrique – c'est clair même pour les borgnes et les aveugles – les élites ne s'intéressent aux œuvres caritatives que lorsqu'il y a rubans, bouquets de fleurs, petits fours et champagne à se mettre sous les yeux, la dent et le palais. Dans ce lieu de verdure aux installations rafistolées à compte d'auteur, pour ne pas alourdir les frais de fonctionnement, on n'avait pas choisi cette qualité-là.

Dans le bloc opératoire, le docteur Ricardo Cortes en était à sa quatrième intervention depuis le matin. Une urgence, une de plus, pas la plus facile. – *Pauvre p'tit bout de chou !* Le bébé avait à peine deux mois, une éruption de boutons sur tout le corps, la langue toute noire et, comble de l'abject et du sordide, présentait des traces de remèdes indigènes dans le vagin. – *Ah ! ces idiots ! Vite, du sérum et un cathéter. Pas moyen de piquer au niveau du cou, on est obligé d'ouvrir à l'aîne, faut envoyer la perfusion dans l'artère fémorale.* La maman, une villageoise de Grand Batanga, avait confié sa fillette agonisante aux bons soins du médecin blanc à midi, en larmes, sans le sou, et en désespoir de cause. Depuis trois jours, le nourrisson ne s'alimentait

plus. Il avait le souffle court et rocailleux, les reins bloqués par les toxines d'une médication douteuse, les yeux déjà révoisés. A la vérité, il fallait un miracle pour que la poupée soit sauvée. Mais depuis vingt-six ans qu'il pratiquait ce métier, le chirurgien chef, en avait vu d'autres. D'un geste parfaitement maîtrisé, il incisa...

– *Ah ! Monseigneur, quel honneur et quelle surprise que de vous voir dans nos murs. Je ne vous connaissais qu'en photo. Je vous présente Esther, la sous-directrice, mon assistante aux instruments, et Ursula, l'infirmière anesthésiste, toutes deux espagnoles de Barcelone comme moi.*



Monseigneur Jean Mbarga but une grande gorgée de coca bien frais avec le sentiment d'étancher une grande soif et sa curiosité. La pièce de consultation n°2 où l'avait entraîné le médecin catalan était ventilée par un brasseur d'air et servait tout à la fois de bureau, de cabinet médical et de centre d'échographie. En parcourant du regard les quatre murs du local, on ne pouvait ignorer que le maître des lieux était un grand chirurgien plasticien de cinquante et un ans, diplômé des meilleures facultés espagnole, américaine et brésilienne. Ses états de services et sa carrière s'affichaient sous cadres et sous-verre comme autant de victoires sur lui-même, de défaites face à la bêtise et à l'adversité. L'Angola, le Mozambique, la Somalie, le Tchad, la Bosnie-Herzégovine... Ah ! ça oui, il en avait vu du pays, mais surtout des armes et le sang des autres. Il avait connu Mostar et Sarajevo, pas forcément Mash et ses Pfat nymphos. La guerre et la mitraille, rarement la bagatelle et l'amour. – De nos jours, on survit à tout, sauf à la mort – disait Oscar Wilde.

– La première fois que je suis venu au Cameroun, c'était en 1980, à l'initiative de Monseigneur Simon Tonyé. Il m'avait affecté à l'hôpital catholique de Pouma, à côté d'Edéa, chez les Bassa. Je lui dois beaucoup. Avec le numéro 546, je dois être l'un des plus vieux médecins inscrits à l'ordre de ce pays, et qui soit toujours en exercice. Ensuite, je suis allé travailler chez les Protestants de la fondation "Ad-Lucem" à Mbouda, en pays Bamiléké. Pour survivre et voir mes proches, je faisais sans arrêt la navette entre l'Espagne et l'Afrique, un mois de "bloc" à Barcelone, deux mois en "salle d'op" à l'Ouest. L'humanitaire, c'est comme le sacerdoce, on court toujours après les sous ! Dans les années 90, le professeur René Essomba m'a demandé de venir le rejoindre ici même, à Kribi, pour faire tourner la clinique "Bon secours" qu'il avait construite. L'aventure a duré deux ans. Une très belle expérience. De retour en Europe, je me suis installé à Lanzarote, une toute petite île des Canaries, comme praticien dans une clinique de mes amis. C'est là que j'ai construit ma maison et que je gagne correctement ma vie. Quand je viens exercer à Ebomé, c'est tout le contraire. Le personnel expatrié, que ce soit les deux infirmières et moi-même, nous travaillons dix ou douze heures par jour, et bénévolement. L'ONG nous paie la nourriture, l'hébergement et les billets d'avion. Rien d'autre. A vingt-cinq ans, les filles ont vraiment du cran et du courage, vous savez !

Au fil de la conversation, l'évêque ne fut pas surpris d'apprendre que le ministère de la santé, les services de l'action sanitaire et sociale, l'inspection du travail, les impôts, la CNPS, et même l'hôpital de district de Kribi n'avaient guère facilité la tâche du bouillonnant Docteur Cortes depuis son arrivée au village.

– Si le préfet et le commandant de la brigade de gendarmerie n'avaient pas arrondi les angles, il y a longtemps qu'on aurait plié bagages. C'est pourtant pas le travail qui manque en matière de santé publique dans cette région. Les MST, la tuberculose, la fièvre typhoïde,

la méningite, les cancers du poumon, de l'utérus et de la prostate : voilà ce qui nous occupe ici tous les jours. Ce sont ces fléaux-là qu'il faut combattre. Pas nous ! Si je vous disais que six personnes sur dix que l'on opère dans notre hôpital sont porteuses du virus HIV - 6 sur 10 - vous avez bien entendu, vous réagiriez comment Monseigneur : par des coups tordus, par une chasse aux sorcières ?

Esther frappa à la porte pour signaler que le patient atteint d'un abcès au foie attendait le "bistouriador" sur la table d'opération. Monseigneur Mbarga eut la délicatesse de ne pas prolonger l'entretien. Il promit au chirurgien de l'aider dans ses projets d'extension et de revenir avec la directrice de son centre de santé à Ebolowa. Accompagné de Marie-Jeanne, la secrétaire comptable, et de Marie-Françoise, l'infirmière consultante camerounaise de la salle n°1, le prélat visita d'un pas alerte la maternité, le laboratoire d'analyses, la salle de radiologie, le magasin à pharmacie et les cases d'hospitalisation côté hommes, côté femmes. Il eut droit à des sourires, quelques you-you vite étouffés, et à un baisemain pathétique de la part d'une vieille mama opérée la veille d'une hernie inguinale étranglée. A 17 heures passées, quatorze des quarante-deux personnes qui s'étaient déplacées à l'hôpital depuis le matin pour faire soigner de gros bobos et leurs petites misères attendaient encore leur

tour dans le couloir d'accueil. Entouré de ses deux assistantes, de trois élèves infirmières et d'un aide soignant, le "Robin des Bois" d'Ebomé tentait une greffe de la peau sur le corps d'un grand brûlé, victime de l'explosion d'une bouteille de gaz. Suivrait l'amputation de la phalange d'un pied écrasé par un camion. La routine, c'était la 18 617^{ème} de sa carrière. Demain serait un autre jour.



A quelques distances de là, sur les quarante hectares du golf privé de neuf trous nouvellement inauguré à sept kilomètres du centre-ville de Kribi, tout allait plutôt bien. Le gazon n'était pas maudit, mais rasé de frais et de près. Les touracos, perchés sur les hautes branches d'un dabema tricentenaire admiraient le coucher du soleil en se racontant leurs derniers vols à la tire. Trois tortues en rupture de banc avec un lièvre affabulateur se hâtaient lentement le long de la rivière aux écrevisses pour atteindre un bunker. Derrière un bosquet, colobes, singes verts et talapoins accomplissaient sans vergogne des actes que la morale réproouve, incitant de jeunes calaos à la débauche et des caméléons à changer rapidement de couleur. Autant dire que dans ce parc botanique modelé par la main de l'homme, régnaient une grande permissivité, un air de légèreté et de vacances. Autant avouer que les bruits et les cris provenant de la forêt équatoriale



toute proche (où vivent encore des gorilles et des bongos) entretenaient une atmosphère des plus envoûtantes et des plus excitantes.

Autour d'un rosé de Provence bien frappé, Robert Lacroux, le président de ce golf et country club, et Lionel, son directeur de fils, se félicitaient des bons résultats enregistrés les six premiers mois de leur toute première saison. La plupart des grands patrons de Douala et de Yaoundé avaient adhéré à leur projet un peu fou et éprouvaient une certaine satisfaction à venir croiser le fer et "putter" la baballe. Les conventions de sponsoring qu'ils avaient signées avec des compagnies major de la place leur donnaient cette bouffée d'oxygène qui sied si bien aux activités de loisirs pour perdurer et laissaient augurer des lendemains qui chantent. La venue impromptue ou informelle de ministres, d'ambassadeurs et de multiples vedettes du monde du football, du tennis et du show-business ne pouvaient que donner un coup de projecteur, et même plusieurs, sur cette réalisation d'exception.

Ketty Sina, de passage dans la région qui l'avait vue grandir, vint les rejoindre. A l'époque du Claude François triomphant sur scène ou sur votre poste de télé, elles étaient quatre, vous ne remarquez qu'elle. C'était la Clodette black qui bougeait si bien ses longues jambes lorsqu'elle dansait "Alexandrie, Alexandra", "le lundi au soleil" et "Ça s'en va et ça revient"! Robert, toujours charmeur, la complimenta sur son élégance, la félicita pour sa ligne de jeune fille qu'elle avait su conserver. On parla de sa résidence hôtelière à Ngoyé, de son restaurant "Le Kamukéra" à Paris, et de ses projets d'émission pour une chaîne de télévision française. A la dernière rasade, Robert ne résista pas au plaisir de lui montrer un beau livre illustré de deux cents photographies qui venait de paraître sur Kribi dans un format à l'italienne. Elle se mit à le feuilleter avec émotion. C'était celui-là.

Alain Deluiz